

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1936

N°

THÈSE 257

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

MITTELMANN Maximilian

Né le 26 Juillet 1911, à Cernauti, (Roumanie)

Le parricide et son étiologie

Président de Thèse : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE PICART

59, Boulevard Saint-Michel, 59

1936

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

MITTELMANN Maximilian

Né le 26 Juillet 1911, à Cernauti, (Roumanie)

Le parricide et son étiologie

Président de Thèse : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE PICART

59, Boulevard Saint-Michel, 59

—
1936

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBE.
	LEREBoullet.
	NOBECOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	
Clinique des maladies des enfants	H. CLAUDE.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GOUGEROT
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GUILLAIN.
Clinique des maladies du système nerveux	LEMIERRE.
Clinique des maladies infectieuses	CUNEO.
	GOSSET.
Clinique chirurgicale	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.
Professeurs sans chaire	MOCQUOT.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

BENARD (Henri) Pathologie médicale.
 BERNARD (Et.) .. Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER ... Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART
 D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique
 JOANNON Hygiène.
 LABBE (Henri) .. Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL ... Obstétrique.

MM.

LAROCHE (Guy) .. Pathologie médicale
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 Mlle J. LEVY Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI .. Neurologie et Psychiatrie.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET .. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETITDUTAILLIS Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE ... Médecine Légale
 PORTES Obstétrique.
 RICHTER Physiologie.
 SANNIE Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 TROISIER Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale
 BEZANÇON (J.) Hydrologie.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.	BASSET	Clinique chirurgicale.
ALAJOUANINE ..		BROCQ	
AUBERTIN		CADENAT	
BRULE		GATELLIER	
CHABROL		HEITZ-BOYER ...	
CHIRAY		MOURE	
DONZELOT		QUENU	
DUVOIR		SCHWARTZ	
LIAN		VELTER	
PASTEUR-VALLE.			
RY-RADOT			
SEZARY			

MM.	
ECALLE	Clinique obstétricale.
GUENIOT	
LE LORIER	
LEVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLE	Puériculture.
FREY	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798 l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE

Membre de l'Académie de Médecine

Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.
En respectueux hommage.

A MES MAÎTRES DES FACULTÉS DE MÉDECINE
ET DES HOPITAUX

DE

PARIS, STRASBOURG, MONTPELLIER

INTRODUCTION

Tu ne tueras pas.

Dans cette courte étude que nous nous sommes proposée, il ne s'agit pas de faire le juge ni le défenseur. Il s'agit d'envisager un problème — un fait monstrueux — le parricide.

Monstrueux, oui, car ce simple mot fait frissonner l'homme normal. Certaines gens se sentent saisis d'une sorte de terreur, d'une angoisse indicible... Pour l'esprit humain, le crime le plus grand qui existe, qui ait jamais existé, c'est le meurtre. Tuer son semblable, anéantir la vie humaine, c'est détruire en quelque sorte aussi l'univers que la conscience humaine n'a acquis que grâce à cette vie. C'est le péché capital de toute religion, puisque c'est la révolte extrême contre Dieu... le créateur... l'homme. Tuer ses parents, c'est un degré de plus... Pourquoi ? Ici la terreur nous saisit et nous nous refusons de suivre la pensée... Pourquoi ? La voix du sang ? Un enfant élevé par des étrangers peut les aimer comme s'ils étaient ses propres parents. Sentimentalité ? Sans doute joue-t-elle un grand rôle... elle ne pourra expliquer tout. Le recul irrésistible devant la seule évocation du parricide n'a-t-il pas une cause plus profonde, n'est-il pas plutôt une sorte de défense contre une pulsion ancienne, un refus d'accepter une agressivité, la première que nous ayons portée à un être vivant, à celui que nous croyons aimer le plus ?

L'agressivité est un phénomène indiscutable et naturel propre à l'homme... propre à toute vie. Un des premiers actes du nouveau-né est un acte agressif, celui de sucer, de mordre le sein de sa mère, de lui prendre quelque chose pour la détruire... C'est un acte irréfléchi, profond, instinctif. Le sein est à la fois l'ami et l'ennemi de l'enfant. C'est déjà une base pour le complexe ambivalent : amour-haine. A cette base instinctive d'autres facteurs s'ajouteront plus tard. Naturellement on voudrait contester l'existence et l'importance de l'instinct et surtout s'il est agressif, meurtrier. Or, plus on veut le nier, plus on doit avouer qu'il existe quand même, et que les protestations ne sont peut-être que la conséquence d'un sentiment inconscient de culpabilité. Mais l'homme, si fier de sa civilisation durement acquise, se révolte à la pensée que tout ce qu'il a créé possède des antithèses dans l'âme humaine, en oubliant qu'il y a eu et qu'il y a toujours des guerres, des révolutions, etc., issues de l'humanité même et qui sont comparables aux cataclysmes cosmiques, quant à leurs résultats. Notre intelligence devrait cesser la lutte excessive contre l'instinct, car celui-ci n'est pas seulement laid et indigne. Il est naturel et indispensable et ce qu'il y a de répugnant en lui résulte le plus souvent des déformations, dues à sa répression. L'instinct produit aussi le beau et l'art, ce que ne peut faire l'intelligence d'elle-même. M. Bergson attribue avec raison à l'intuition une origine instinctive. Son importance dans la vie humaine prouve que l'homme, tout en devenant intelligent, reste instinctif. L'instinct est donc quelque chose de plus profond et de plus universel que l'intelligence. Il est peut-être l'équivalent de la force qui domine l'univers et fait graviter les étoiles, cette force unificatrice envers laquelle tendent tous les systèmes

philosophiques, les religions et même la science, car on ne fait l'analyse que pour arriver à faire la synthèse ou à la comprendre.

Après cette digression, revenons à notre sujet immédiat — le parricide. Il y a et il y a toujours eu des parricides. Parmi eux il y a des individus irresponsables d'office, des déments. Ceux-ci sont moins intéressants, bien que l'acte parricide en soi, même chez eux, doive avoir des causes particulières. Mais il y en a d'autres, doués d'une intelligence parfois supérieure, ayant mené une vie longtemps normale, qui, tout à coup, commettent un acte complètement incompréhensible. On en reste parfois stupéfait. On veut les juger. Mais l'intelligence humaine ne peut comprendre un acte que sous l'angle de son intérêt utilitaire. Et si on doit reconnaître l'illogisme et l'inutilité de cet acte, où classe-t-on l'individu qui l'a commis ? Souvent on en fait un dégénéré mental. Ce n'est que déguiser notre ignorance et parfois la volonté d'ignorer. En effet, comment définir la dégénérescence mentale ? Qu'est-ce que c'est ? Il faudrait connaître d'abord la normalité mentale — et celle-ci n'existe pas. Si on a essayé d'approfondir un peu l'esprit humain, on doit reconnaître que même l'être le plus parfait a parfois des tendances ou des réactions d'un dégénéré, tendances qui passent heureusement le plus souvent dans un plan secondaire, ne montent pas à la surface, telle une eau souterraine, mais qui existent quand même. On pourrait définir cette dégénérescence mentale comme l'écroulement ou le manque des barrières, qui, normalement, empêchent l'issue de ces tendances. Mais si on ne veut pas rester à une simple définition qui n'explique rien, il faut se demander quelles sont les causes qui occasionnent cet

écroulement, ce manque. Hérité ? Terrain ? Certes, ce sont des facteurs qui jouent un certain rôle, mais il ne faut pas négliger des causes externes, des traumatismes occasionnés par la vie. On pourrait objecter que tous les hommes, étant exposés à des traumatismes et influences néfastes de la vie, dussent être des criminels dans ce cas. Il arrive que l'un de deux frères, ayant reçu la même éducation, devienne un homme normal, adapté, l'autre un parricide, un dégénéré. C'est ici qu'il faut faire entrer la notion du terrain. Dans l'état actuel de nos connaissances, il faut admettre qu'il existe un terrain constitutionnel propre à chaque être, c'est-à-dire un mode de réaction individuel. Mais il ne faudra pas définir ce terrain même par le mot dégénérescence. Si de deux frères, étant exposés aux mêmes germes d'une maladie, l'un tombe malade, l'autre restant intact, dirait-on du malade qu'il soit un dégénéré et qu'il faille l'abandonner à son destin ? Non, on essaiera de découvrir le germe et de le combattre, et si on arrive à le vaincre, comme la victoire sera belle. Le but de la médecine sera atteint.

II. — *Le parricide dans la pathologie mentale.*

Le parricide peut se rencontrer dans toutes les maladies et syndromes mentaux. Néanmoins il est plus fréquent chez certains de ces malades. Jetons un coup d'œil sur la pathologie mentale. Nous allons la diviser en trois grandes classes : névroses, psychoses et maladies d'origine organique.

Les névroses sont des maladies mentales, où le comportement social du malade peut rester plus ou

moins normal, les symptômes morbides n'étant que des facteurs surajoutés, des parasites greffés sur un fond mental d'ailleurs fréquemment parfait. Les sujets atteints peuvent très souvent dissimuler ces symptômes, qu'ils ressentent comme étrangers à eux ; ils s'efforcent et réussissent parfois à mener une vie plus ou moins adaptée.

On peut y faire entrer tous les états obsessionnels et l'hystérie.

Les crimes y sont rares, les symptômes n'étant, en quelque sorte, que des manifestations symboliques de pulsions inconscientes de toute autre tendance.

Les psychoses, au contraire, sont des états morbides auxquels toute la vie psychique du malade est subordonnée. Il ne ressent pas les symptômes, paraissant anormaux à son entourage, comme étrangers à lui, et ne s'en défend donc pas. Ici les crimes, comme le parricide, sont plus ou moins fréquents selon les maladies.

Ainsi le parricide est presque inexistant dans la manie simple et la mélancolie. C'est bien compréhensible puisque, dans la première, c'est l'euphorie qui domine, et dans la seconde, c'est l'inhibition. Toutefois, le parricide est plus fréquent dans la mélancolie, où le malade, torturé par son angoisse, sa souffrance morale et par des complexes de culpabilité, s'accuse de pires méfaits imaginaires et surtout de provoquer le malheur de ses proches. Ceci le mène parfois au crime altruiste. Il tue ses parents pour leur épargner la souffrance.

Dans les délires systématisés à évolution progressive, le parricide sera plus fréquent. Il y a un délire en particulier qu'on rencontre très souvent chez le parricide, c'est le délire religieux. Le parricide se rencontre

aussi dans la paranoïa, qui, dans ce cas, va fréquemment de pair avec le délire mystico-religieux.

Une psychose, dont la haine familiale caractéristique pourra mener au parricide, c'est la *démence précoce*.

Maladies organiques. C'est ici qu'il faudrait faire entrer les dégénérés. Nous ne comprenons, en effet, sous « dégénérés », que ceux qui fournissent un substratum organique macroscopique ou microscopique pour la dégénérescence. Celle-ci sera congénitale ou acquise. Dans la première catégorie entreront les criminels-nés, les seuls criminels vrais, parce que constitutionnels et irrémédiables, certains épileptiques et les arriérés vrais. Dans la seconde, auront place les déments, les intoxiqués, les paralysies générales, certaines épilepsies, etc.

Dans tous les états le crime sera fréquent. Le parricide n'y sera souvent qu'un hasard, quoique, dans certains cas, il faille s'avouer que la simple faiblesse d'esprit d'un débile ne suffit pas à expliquer le crime, que la satisfaction apparente d'un épileptique, après son forfait purement impulsif, a des causes plus profondes.

Mais tous ces états nous intéressent moins, le substratum organique pouvant, à la rigueur, expliquer tout. Nous ne retiendrons, pour notre étude, que le délire mystico-religieux et la paranoïa, dont les origines semblent parfois intimement liées.

III. — *Le paricide et le délire religieux.*

Nous venons de constater qu'il y a des relations certaines entre le parricide et le délire religieux. Pour

expliquer ces relations, il faut nous demander d'abord ce qu'est le délire religieux. Ce n'est probablement que l'exagération morbide d'un phénomène normal et universel — de la croyance, en général. D'où provient cette croyance, cette soumission totale à des forces mystérieuses, soit qu'on les appelle Dieu, soit qu'on les désigne sous tout autre nom ? Il est probable que l'homme est le seul être vivant qui ait acquis la religion. En effet, ayant devancé en évolution psychique les autres animaux, il est arrivé à ressentir sa faiblesse plus que les autres. Et l'homme a voulu rationaliser sa faiblesse. Au début, l'homme, s'élevant au-dessus du niveau des autres animaux, a su les vaincre tous. Et, lentement, il a acquis la notion de sa force. Mais il y restait des choses inconnues, mystérieuses et invincibles. C'étaient les forces de la nature, leur origine et leur but ; c'était l'inconnu. Et l'inconnu engendra la faiblesse et la peur. L'homme ne pouvait supporter longtemps cet inconnu ; il le rationalisa, en s'y soumettant, en le divinisant. Plus tard, l'homme, en évoluant, apprit à connaître mieux la nature, mais celle-ci, ne l'ayant muni que de cinq sens, il ne pouvait toujours pas comprendre les lois secrètes de la vie, de l'univers. Alors dans l'homme, déjà plus conscient de lui-même, de son importance, sa force même engendra la conscience de son infériorité, de son ignorance ; il devait se sentir d'autant plus faible, qu'il s'était plus élevé, que sa fierté avait augmenté. Il ne pouvait plus supporter sa grandeur. Il sentait le besoin de s'humilier, de se prosterner. Alors il se créa Dieu, et, d'un coup, il avait satisfait et son amour-propre et son besoin d'humiliation. Dieu étant créé d'après sa propre image, l'homme s'était divinisé ; il avait trouvé l'objet le plus digne de son adoration : lui-

même. En s'identifiant ainsi avec Dieu, le tout-puissant, l'homme était devenu le véritable maître de l'univers, et sa conscience morale, son surmoi, s'étant développés, il avait trouvé en même temps quelqu'un qui tenait toutes les responsabilités, et dont une des fonctions était aussi le pardon (1)...

Ce n'est naturellement qu'un des aspects de la question. D'autres facteurs ont joué certainement des rôles importants dans la genèse des religions. Il serait illusoire de prétendre les connaître tous. Pour le professeur Freud, un des facteurs principaux de la religion doit être cherché dans le complexe d'Œdipe. Dans *Totem et Tabou*, il nous explique d'une manière séduisante sa théorie : Dans la horde primitive, le père avait un pouvoir absolu, illimité sur sa famille. Les femmes étaient à lui seul, mais ses fils le jalousaient. Or, de la jalousie à la haine, il n'y a pas loin. Mais ce n'était pas une haine absolue, car, pour les fils, le père était en même temps l'idéal de la force et de la virilité. C'était donc un complexe ambivalent d'amour-haine ; or, la haine l'emporta une fois. Les fils se révoltèrent et tuèrent le père pour s'emparer des femmes (qui étaient leurs mères et sœurs). Mais une fois la présence du père redouté éliminée, la haine faiblit et l'amour l'emporta. Avec l'amour, les sentiments de culpabilité augmentèrent et, d'ici, naquit le culte du père qui devint le totem. En même temps, lui et tout ce qui lui avait appartenu ou le touchait (donc, aussi les femmes du clan) devint intangible — tabou. Pour dédom-

(1) Nous avons trouvé des opinions semblables chez Ernest Jones qui croit que le complexe homme-Dieu existe plus ou moins chez tout homme.

mager le père, dont les qualités paraissaient maintenant plus grandes et dont on craignait la vengeance, il fut indentifié ensuite avec un être supérieur — avec Dieu. Mais l'ambivalence n'avait pas disparu, la haine devait persister, inconsciemment accrue encore, parce que son objet avait gagné en pouvoir. Et peut-être la culpabilité engendrée par la haine contre le « Père-Dieu » fit naître tous les dogmes et rites, et la religion devint ainsi cette névrose obsessionnelle universelle comme la désigne Freud. Naturellement la notion « Père » fut refoulée dans le complexe « père-dieu ». Mais, souvent le père fut remplacé dans la conscience par quelque animal bienveillant ou surtout redoutable qui devint le « Totem » d'une tribu, et qui ne représente dans l'inconscient que l'image symbolique du père. Actuellement encore, on peut souvent observer un processus analogue, en étudiant des phobies infantiles (voir Freud : *l'Histoire de la névrose d'un garçon de 5 ans*).

Les institutions primitives totémiques se retrouvent encore dans notre civilisation. Si, autrefois, le totem était identique avec la divinité, le totem moderne s'en est un peu éloigné, Dieu étant devenu une notion trop abstraite. Néanmoins, le totem moderne a conservé les mêmes fonctions de responsabilité ; il est toujours l'objet d'admiration et d'amour, de haine et de révolte. Il nous semble que le totémisme peut donner l'explication de maints phénomènes actuels. Ainsi, dans notre époque, où on ne croit plus aux contes de fées, on peut encore voir des miracles. Il arrive parfois qu'un peuple entier accepte comme chef un homme sorti du bas peuple, et dont les qualités seules ne pourraient pas toujours expliquer son prestige. N'est-ce pas une sorte de

totémisme, où le peuple, s'identifiant avec un des leurs, le relève au-dessus de tous, pour se donner inconsciemment l'illusion de sa propre toute-puissance ? Naturellement, cet être sera tabou.

On se demande parfois pourquoi tel homme politique ou tel artiste jouit de sa réputation, de sa gloire. En essayant à analyser ses vertus, ses talents, on s'avoue dans certains cas qu'il est un homme tout à fait vulgaire. Mais on ne continue pas moins à l'admirer malgré soi. C'est parce que la foule, en le comblant de ses faveurs, s'identifie avec lui et participe ainsi indirectement à sa puissance. Le culte de ses favoris représente pour la foule moderne une sorte de religion. Mais, ici, l'ambivalence persiste encore. L'homme puissant, l'homme admiré, l'homme tabou sera en même temps le plus haï, le plus combattu...

Et le parricide ? Le complexe d'Œdipe semble exister chez la plupart des hommes. Tout homme portera donc des sentiments ambivalents à ses parents, à ses éducateurs. Mais l'homme normal aura heureusement refoulé ses tendances haineuses, meurtrières, dont les germes persistent quand même dans l'inconscient. La relation entre Dieu et le père étant établi, on comprend maintenant celle qui existe entre le parricide et le délire religieux qui, souvent, ne sera que l'aboutissant d'une révolte refoulée contre le père. En effet, l'un et l'autre, le parricide et le délirant religieux seront des révoltés. Souvent le délirant mystique aura changé parfois plusieurs fois sa croyance, toujours à la recherche de la vraie religion qui le satisfasse entièrement. Ce ne sera que l'expression du complexe amour-haine vis-à-vis du père. En effet, il ne faut pas oublier que le père reste toujours l'exemple admiré, tant que

craint, tout comme l'était probablement le père dans la horde primitive. Mais tandis que jadis c'était le meurtre du père, issu d'une haine consciente, qui fut une des origines de la religion, aujourd'hui c'est la haine subconsciente, refoulée (puisque immorale) qui crée la révolte contre Dieu (le père). La recherche de la divinité absolue ne sera que l'expression de l'amour persistant quand même. Et souvent cette divinité sera trouvée après le parricide accompli ; le délire religieux se calmera, sa cause ayant disparu. Ce n'est naturellement qu'un schéma, car les phénomènes peuvent se compliquer et varier, comme on peut facilement l'observer en étudiant des cas cliniques.

Dans quelles circonstances le délire religieux va-t-il éclater ? Le plus souvent à la suite de traumatismes infantiles, fréquemment d'origine sexuelle. Pour illustrer cette origine, nous allons résumer un cas cité par D. Vladoff dans *l'Homicide en pathologie mentale*.

William G..., 18 ans, pris subitement d'un délire mystique, attaque ses parents, tue ses sœurs pour assurer leur salut en leur faisant subir le martyre et pour se punir lui-même en montant à l'échafaud.

On y retrouve, à côté d'un sentiment de culpabilité très prononcé, l'ambivalence universelle du complexe amour-haine.

William veut sauver ses parents, parce qu'il les aime, il attente à leurs jours parce qu'il les hait, il les hait parce que, entre autres, ils ont commis le grand péché de l'avoir procréé et, surtout, d'avoir procréé ses sœurs.

La naissance d'un frère ou d'une sœur est indubitablement une cause de grands troubles traumatiques dans l'affectivité infantile. Il en est presque toujours

ainsi, sauf si les parents, particulièrement avertis, savent tranquilliser l'enfant aîné par des manœuvres intelligentes. On pourrait objecter que ce soit de la pure théorie sans une grande valeur pratique. En effet, bien que la plupart des hommes aient des frères et des sœurs, cela n'a pas pour tous une répercussion fatale. Dans ce cas il faudrait répondre de nouveau que, comme dans toute la pathologie, il y aura de même ici un terrain de nature et de cause encore inconnues, qui facilitera la tâche du traumatisme. Raison de plus de prévenir ces traumatismes, d'empêcher la germination d'une mauvaise graine dans un sol qui pourrait être fertile.

Le parricide des soi-disant dégénérés mystiques est plus fréquent dans les milieux ruraux. Quelle en est la cause ? Manque-t-il la poussière de la grande ville pour prémunir ces individus contre la dégénérescence ou les hommes se sont-ils déjà si éloignés de la nature que celle-ci les traite en ennemis lorsqu'ils l'approchent ? Non, la cause est ailleurs. Elle est multiple.

C'est la plus grande promiscuité à la campagne entre parents et enfants, entre enfants et bêtes. Ensuite c'est le grand manque d'éducation et surtout de compréhension de la part des parents. Naturellement la promiscuité, le manque d'éducation existent aussi en ville, surtout dans les classes pauvres et le crime y est aussi assez fréquent. Mais le délire mystique et le parricide y seront quand même plus rares, parce que l'enfant devient plus ou moins indépendant de ses parents, avant qu'il ait atteint l'âge du crime. Il suit plus facilement son évolution et peut se détacher plus aisément de ses scrupules religieux. La vie à l'usine, la lutte plus âpre pour le pain quotidien l'arrachent aux fantômes

infantiles et à ses ruminations de vengeance. A la campagne, au contraire, où la vie familiale est plus patriarcale, où la puissance et souvent la sévérité paternelles sont trop rigoureuses, l'enfant ne peut échapper à ses parents. Il travaille, le plus souvent sous la direction de son père, sur la ferme qu'il héritera un jour. D'autre part, à la campagne le prestige de l'église a encore conservé tous ses attributs. La parole du prêtre qui tonne contre les péchés et ouvertement ou par sous-entendus, surtout contre le péché capital, le péché charnel, sait impressionner. M. Allendy, dans *La justice intérieure*, nous donne des exemples frappants qui illustrent cette éducation religieuse exagérée. Dans de telles circonstances rien d'étonnant qu'un enfant plus sensible, d'une part attaché à ses parents par toutes les données du complexe œdipien, les aimant et les haïssant en même temps, d'autre part craignant la justice divine, qui punit la révolte contre les parents, se trouve la proie d'un conflit douloureux. Or, dans beaucoup de cas, l'agressivité va l'emporter parce qu'elle se prête tant à l'amour qu'à la haine. Alors l'enfant peut chercher d'abord son sauvetage en Dieu. Dieu défend le péché charnel ; les parents de l'enfant le commettent. Lui, il résiste, il est donc plus digne qu'eux. Il se venge ainsi de ses parents, en les rendant méprisables. Mais ce sont des êtres qu'il aime en même temps, qu'il doit aimer par la parole de Dieu, si difficile à comprendre. Il faut donc qu'il les sauve, qu'il les empêche de continuer le péché. Il les sauvera en les tuant. Et, en effet, souvent on trouve dans ces crimes la marque de l'altruisme.

Un autre crime, ayant beaucoup d'analogie et de parenté avec le parricide, c'est le régicide. Leur origine est probablement la même, le roi ou le personnage

important équivalent, ne représentant inconsciemment que l'image paternelle. D'après E. Régis, la plupart des régicides sont « des dégénérés héréditaires, incapables de se plier aux exigences d'une profession régulière, qui, toujours mécontents, font cent métiers divers, sans se fixer jamais, et, en quête de l'inconnu, recommencent sans cesse une vie inutile et sans but déterminé. Un de leurs caractères essentiels est le mysticisme qui se manifeste dès le bas âge et se traduit par une violence de passion inaccoutumée pour une idée de dogme ou de parti. Ils croient le plus souvent qu'ils sont destinés à remplir une mission divine. » On peut retrouver le même tableau chez des parricides. Les régicides se ressemblent le plus souvent dans leurs actes. Régis cite deux exemples à trois cents ans d'intervalle. Le premier est l'histoire du moine jacobin Jacques Clément qui assassina Henri III par un coup de couteau.

« Une nuit, Dieu lui envoie un ange qui, lui montrant un glaive, dit : « Je suis messager de Dieu le tout-puissant. Par toi, le tyran de France doit être mis à mort. »

Le deuxième exemple est une observation personnelle de Régis :

« Une nuit, l'archange Michel apparaît au meurtrier tenant une épée flamboyante à la main et lui dit : « Je suis le génie de la Révolution. Il faut que tu meures pour tes principes comme Jésus-Christ ».

« N'est-ce pas une preuve que les régicides-types, présents ou passés, soient des véritables frères coulés dans le même moule pathologique ? » demande Régis.

En effet, ils sont des véritables frères. Mais, quant à la dégénérescence héréditaire, nous gardons la même opinion que sur celle des parricides.

Pour commettre son crime, le régicide a recours à l'instrument tranchant, ayant soin de choisir une lame acérée et de dimensions parfois exceptionnelles. Après l'acte meurtrier, au lieu de s'enfuir, il reste sur place, la tête haute, le chapeau sur la tête, comme pour dire : « C'est moi qui ai fait cet acte héroïque. Regardez-moi ». (Régis.)

L'instrument tranchant n'est probablement qu'un symbole phallique, comme le roi un symbole paternel, qui semble prouver l'existence d'un complexe infantile de castration, la protestation d'une sexualité rendue malade, qui, dans un élan de surcompensation, se venge de son oppresseur inconscient de son forfait.

Il serait intéressant de rechercher et d'étudier systématiquement des tendances artistiques chez les parricides. Nous croyons en effet qu'on pourrait constater chez eux, assez souvent, des penchants artistiques. Nous avons à l'esprit le cas d'un homme qui, après avoir attenté aux jours de son père (heureusement sans succès), pris probablement de remords, se mit à vénérer ce même père. Or, quelque temps après, il manifesta subitement un grand intérêt pour la peinture et la sculpture et commença à peindre lui-même. A partir de ce moment-là, il se désintéressa complètement de son père. Cet homme devint à la suite un fanatique religieux et c'était à la Bible qu'il empruntait les sujets de ses peintures. En dehors de ses extravagances, il menait une vie presque normale et continuait son métier.

Il nous semble que ce cas est une illustration de la parenté qui existe entre l'art, la religion et peut-être aussi le parricide. En effet, tout artiste est plus ou moins un révolté. Chez nombre d'entre eux leur art n'est

peut-être que l'équivalent d'une révolte sublimée contre leurs parents ou leurs éducateurs.

Plusieurs juristes et médecins nous ont affirmé avoir souvent constaté des penchants artistiques chez des criminels, se manifestant soit dans une simple administration pour l'art, soit dans des productions artistiques plus ou moins bonnes. L'intérêt ne réside d'ailleurs pas dans la valeur artistique de ces œuvres, mais par cette coïncidence on pourrait peut-être expliquer le phénomène de l'art en général dans la vie humaine.

On peut se demander, en effet, comment l'art (1) est né et quelle est l'origine de l'admiration presque instinctive que l'homme lui porte. Pour répondre à une telle question, il faut retourner à l'origine de la religion elle-même, car art et religion semblent intimement liés. Qu'est-ce que l'art ? Nous l'admirons, nous nous inclinons devant lui, il nous fait frémir parfois, il est éternel — sous quelle forme qu'il se présente — soit-il le plus primitif ou l'expression de l'esprit humain le plus évolué. C'est dans lui que nous cherchons ce qu'il y a de divin en nous. D'où tout ceci provient-il ? On ne peut qu'émettre des hypothèses pour y répondre. Un jour, quand parmi tant d'êtres il s'en trouva un qui, malgré sa force physique relativement minime, grâce à des circonstances heureuses, se sentit supérieur aux autres, l'homme était né. Avec son esprit encore non évolué, instinctif, il comprit le rôle qu'il eut à jouer. Alors il s'unit aux autres de son espèce... et il devint le comble de la création, le maître de l'univers. Mais son esprit évolua et avec lui sa curiosité.

(1) Surtout l'art plastique et décoratif.

Certes, il était le maître, il dominait tout, mais il dut reconnaître qu'il y avait des forces indomptables, que la nature était plus forte que lui. Alors, l'homme comprit sa faiblesse, son impuissance et il se soumit. Nous avons vu comment il se créa une divinité dont il était le représentant. Il avait créé Dieu d'après son image; donc il devait lui ressembler. Il lui était presque égal, seulement Dieu gardait encore un mystère indéfinissable et impénétrable.

L'homme se soumit à son plus grand rival, à Dieu, mais il lui gardait rancune. Puisque celui-là avait pu créer, il devait le pouvoir aussi. N'était-il pas l'image de Dieu ? Alors l'homme regarda autour de lui et il commença à imiter tout ce qu'il vit et qui fut la création de cette divinité rivale. Il l'imita d'après ses moyens. Il essaya de représenter des images, de tailler la pierre... et ce fut le commencement de l'art. L'art était d'abord au service de Dieu, une ruse pour s'assurer l'impunité, mais pas pour longtemps, pas pour toujours. Il fallait avoir seulement de la persévérance, un jour on arriverait à ses buts, on serait vraiment l'égal de l'autre. De la patience !

Et, depuis, l'homme contemple et imite. Et ce qu'il fait lui paraît même supérieur à l'original, puisque c'est lui-même qui l'a fait. Il y cherche Dieu en lui-même...

IV. — *Le parricide et la paranoïa*

Le parricide, délirant mystico-religieux ou non, appartient très souvent à la grande classe des persécutés, des paranoïaques.

Dans ce cas, les parents tués ne seront pas toujours

des persécuteurs imaginaires du sujet, mais ils représenteront souvent l'origine de son délire.

Définissons d'abord la paranoïa ou, mieux dit, les paranoïas. On devrait y comprendre tous les états délirants à base de persécution, l'interprétation n'étant que la conséquence de la première. Il n'y a pas longtemps que le délire de persécution était placé dans le groupe du délire général. De ce groupe on sortait lentement les délires partiels et on différenciait des monomanies intellectuelles. Parmi celles-ci se trouve aussi le délire de persécution, hallucinatoire ou non. Enfin, Sérieux et Capgras, dans leur étude sur les folies raisonnantes, après avoir séparé de la paranoïa des Allemands tous les états hallucinatoires et démentiels, ne retiennent sous cette définition que le délire d'interprétation et le délire de revendication. Ces auteurs définissent leur délire d'interprétation par « la persistance de la lucidité et de l'organisation psychique au cours de la maladie ».

En Allemagne, Kræpelin rejoint Sérieux et Capgras en rejetant les formes hallucinatoires dans la démence précoce et en isolant sous le nom de « paranoïa » une entité clinique, caractérisée par un système délirant interprétatif avec lucidité persistante.

En résumé, pour l'école classique, la paranoïa est une construction purement intellectuelle mal venue, rien qu'une interprétation fausse, un raisonnement intact, aboutissant à des conclusions absurdes, bien qu'elle ne puisse pas nier complètement le rôle de l'affectivité. Ainsi, Capgras dit, il n'y a pas longtemps, que l'interprétation morbide est caractérisée par un jugement affectif à propos d'un objet. Mais si, parfois, l'école classique note aussi le rôle inconscient ou subconscient dans la paranoïa, c'est parce qu'elle croit que son étiologie est

la dégénérescence constitutionnelle, laissant émerger ces pensées parasites. Or, peu à peu, la psychiatrie a évolué. Le rôle de la constitution et de la dégénérescence a perdu de sa valeur et celui de l'inconscient en a gagné. On a acquis des notions nouvelles. De nombreux auteurs ont introduit le terme de « l'intuition morbide » qui se trouve à la base du raisonnement interprétatif et qui n'est probablement que l'expression d'une pulsion inconsciente, faisant irruption dans le conscient. Dans le même groupement que l'intuition morbide, on doit faire entrer l'automatisme mental de Clérambault, le syndrome d'action extérieure de Claude, le délire d'influence de Séglas et Ceillier, le sentiment d'emprise de Janet, la dépossession mentale de Lévy-Valensi, etc., qui ne présentent probablement que l'extériorisation d'une vie psychique profonde, inconsciente. Quant à la pathogénie de la paranoïa, la plupart des auteurs sont d'accord qu'il s'agit d'une inacceptation, une sorte de protestation contre des tendances et pulsions inadmissibles pour la conscience, adaptée à la vie sociale. La paranoïa résulte ainsi d'un choc de l'individu contre la société, de ce que Lacan nomme la tension sociale et P. Schiff la tension de contact social. Il faut donc étudier dans la paranoïa deux facteurs : le sujet et les événements de sa vie en rapport avec la vie sociale. En effet, ces sujets réagiront toujours d'une manière subjective, égocentrique, leur moi étant hypertrophié par les frottements permanents contre l'ambiance. C'est ce que Wernicke avait appelé « Beziehungswahn », c'est-à-dire délire de relation, et que Kretschmer nomme « sensibler Beziehungswahn », terme repris par le professeur Claude et M. P. Schiff sous le nom de « délire d'interprétation d'origine affective ».

Un grand progrès dans l'étude de la paranoïa a été fait par la psychanalyse. Freud, dans l'étude du cas Schreber, ramène la paranoïa à un phénomène déjà constaté accessoirement avant lui : l'homosexualité latente du sujet. Cette tendance, plus ou moins consciente, ne pouvant pas être complètement refoulée, le sujet réagit par un mécanisme spécial, celui de la projection. Ne pouvant s'avouer une pulsion contraire à sa morale, il commence par la nier. Il n'aime pas, mais il hait. Ultérieurement, sa conscience ne pouvant peut-être accepter cette haine immotivée, il se la rationalise : ce n'est pas lui qui hait, c'est l'autre qui hait. Du persécuteur il devient le persécuté. S'il attaque maintenant, il se trouve en légitime défense. Ses tendances lui reviennent donc de l'extérieur sous leur forme négative. Mais ce n'est que l'extériorisation, l'exhibition camouflée d'une inhibition intérieure. La projection paraît être d'ailleurs un phénomène général qu'on rencontre sous diverses formes partout dans la vie quotidienne, dans le folklore, dans la mythologie. Combien parmi nous, se renseignant amicalement sur l'état d'un ami malheureux, ont reçu la réponse : « Je vous remercie, mon « *pauvre* » ami ». N'est-ce pas la première partie du mécanisme, cité plus haut, c'est-à-dire la négation inconsciente de son propre malheur et sa projection sur l'interlocuteur ? Ici, comme partout, l'agressivité transparait. Un bel exemple de projection nous est fourni par la Bible dans le sacrifice d'Isaac par son père Abraham. On pourrait chercher la vraie signification de cette légende dans une tendance parricide (c'est-à-dire l'assassinat d'Abraham par Isaac). Mais, suivant le mécanisme de projection, le persécuteur devient le persécuté : c'est donc le fils qui doit être tué. Et si le meurtre ne s'accom-

plit pas, c'est que le sentiment de culpabilité intervient pour l'empêcher.

Nous voyons donc que la pathogénie invoquée par Freud est très probable. Mais, quant à son étiologie, il ne faut peut-être pas la chercher uniquement dans l'homosexualité. Les adversaires de la psychanalyse invoquent avec raison la multiplicité des tendances chez les paranoïaques, même contradictoires avec l'homosexualité, comme des tendances incestueuses hétérosexuelles. La fréquence de l'homosexualité latente chez des persécutés est indéniable. Mais cette homosexualité latente nous apparaît comme un phénomène presque normal. D'après Freud, toute amitié entre individus du même sexe ne serait que la sublimation de cette homosexualité. Tout individu passe peut-être à une certaine époque de son enfance par un stade d'homosexualité, stade qui est aussi important que celui du complexe œdépique hétérosexuel. Pour Ophuijzen et Stärcke, l'homosexualité (et donc la paranoïa) serait due à la fixation ou à la régression à un stade libidinal infantile, le stade sadique anal qui suit le stade oral et précède le stade génital proprement dit. Dans ce stade, la zone érogène est la muqueuse anale. Le bol fécal représente pour l'enfant du plaisir, mais en même temps du déplaisir, car, dans cette période « d'éducation à la propreté », c'est aussi la cause la plus fréquente de punition de la part des parents. Par la suite, les parents, redoutés et aimés à la fois, sont identifiés avec le scyballe (qui représente pour l'enfant peut-être aussi un symbole phallique). Dans ce stade, on peut chercher une des origines de l'ambivalence des sentiments vis-à-vis des parents et du sado-masochisme (si ce n'est pas un phénomène plus général). Si ce stade explique peut-être la genèse de l'homosexualité.

sexualité, il ne pourrait expliquer les paranoïas où l'élément homosexuel ne se trouve pas ou n'apparaît qu'accessoirement. Il nous semble que la paranoïa n'a pas une origine unique, mais qu'elle résulte de l'inacceptation d'une pulsion quelconque, ayant franchi le seuil de la conscience, et ne s'accordant pas avec la conscience morale du sujet. Chaque homme est sujet à des pulsions inadmissibles pour la société et donc pour lui-même, dont la morale résulte en grande partie de l'introjection des exigences de cette société. Normalement il réagit contre ces pulsions en les refoulant. Le refoulement est un phénomène inconscient ou subconscient. Son organe exécuteur est le surmoi des psychanalystes, le moi supérieur ou moi social de Bergson, c'est-à-dire la justice intérieure non écrite. Or, si le sujet n'a pas liquidé ses complexes infantiles, la pulsion refoulée pourra regresser sur un de ces points de fixation pour se manifester ultérieurement sous la forme d'une névrose. Par contre, si une telle pulsion, par une cause quelconque, a trop avancé et se heurte contre la conscience morale (la partie consciente du sur-moi), elle ne peut plus suivre le mécanisme du refoulement et le sujet réagit par le mécanisme de la projection pour échapper au conflit. Il n'est pas impossible que la psychose ainsi créée fasse regresser le malade ultérieurement sur un stade libidinal prégénital, pas tout à fait liquidé, et qui, à lui seul, n'aurait pas toujours provoqué une névrose. On comprend alors la multiplicité des symptômes du paranoïaque. Si l'homosexualité se retrouve très souvent dans les paranoïas, c'est qu'elle est une des choses que l'homme cherche à réprimer le plus. Ce sera elle ou toute autre pulsion qui, arrivant à la conscience ou préconscience d'une personne à forte mortalité, sera projetée au dehors

et produira une paranoïa. Ce sera le plus souvent une déception quelconque qui causera cette déviation de la libido normale. Une preuve pour la conscience de leurs pulsions chez les paranoïaques, c'est que leurs persécuteurs les accusent des pires méfaits (homosexualité, inceste, etc.).⁷

Ce n'est qu'une manière d'avouer ses pulsions sous une forme déguisée. Dans la névrose, de telles tendances restent en général inconscientes. En somme, la différence entre la paranoïa et la névrose réside peut-être dans le fait que la névrose se forme suivant un mode plutôt passif, tandis que le paranoïaque réagit et se défend plus activement contre ses pulsions. Chez l'un, la névrose se crée malgré lui, l'autre crée sa paranoïa pour défendre sa moralité. Le névrosé est un malheureux qui souffre; le paranoïaque, même s'il est affecté au début par son état, arrive plus ou moins tardivement à en sortir victorieux. En effet, très souvent il se réconcilie avec sa maladie : de son persécuteur, il fait son allié (1). Ainsi, le président Schreber (voir Freud), après avoir été malade à la suite d'un surmenage professionnel, mène plusieurs années une vie normale. Mais lentement se développe son délire. D'abord il se croit châtré, puis métamorphosé en femme. En même temps il accuse son médecin, qu'il estimait beaucoup avant, de le persécuter, pour s'en servir d'instrument sexuel. Plus tard, c'est Dieu le Père même qui entre en relations sexuelles avec lui. Schreber, persuadé de sa mission divine, se réconcilie avec son destin, il passe même à des idées de gran-

(1) Le délire de persécution se termine par un délire d'amour, dit Janet dans *l'Amour et la haine*.

deur et, à part cela, présente une intelligence et un comportement social normaux.

Dans ce cas, l'élément homosexuel est prépondérant. Schreber est marié et vit en bonne harmonie avec sa femme. D'où ressort subitement son homosexualité ? Probablement à la suite d'une déception affective. Schreber aime beaucoup les enfants, mais il n'en a pas. Il en est affecté. Cette impuissance de procréer peut être interprétée dans son inconscient comme une sorte de castration-efféminisation et faire ressortir des tendances homosexuelles refoulées. Le désir d'être femme s'accorde aussi avec son désir d'avoir des enfants, car, comme femme, il aurait peut-être pu procréer, un homme plus capable ayant la tâche de le féconder. Cet homme imaginaire, puissant, l'image paternelle, sera représenté par son médecin auquel il a été fixé comme malade. Et voilà presque consciente une forte tendance homosexuelle que le magistrat sévère va écarter avec véhémence. Mais le refoulement est déjà impossible, le seuil de la conscience étant franchi. C'est alors qu'intervient le mécanisme de la projection et le médecin devient son persécuteur.

L'homosexualité est donc établie comme pouvant être un facteur causal de ces délires de projection, dénomination sous laquelle nous allons désigner les paranoïas. Des auteurs non psychanalystes, comme Sérieux et Capgras, et d'autres, la notent. Mais on remarque de même des tendances incestueuses (hétérosexuelles). Souvent même, ces tendances contradictoires sont intimement intriquées.

Dans son rapport sur les paranoïas, au IX^e congrès de psychanalystes de langue française, M. Schiff cite une observation de Sérieux et de Capgras, où une jeune fille

se croit accusée de lesbianisme par son père qui, d'après elle, est pédéraste.

Dans ce cas, la jeune fille, ayant éprouvé des pulsions homosexuelles, peut avoir réagi par le mécanisme de la projection, mais son complexe d'Œdipe n'étant pas liquidé, elle peut avoir regressé en même temps à ce stade. Au lieu de se sentir persécutée par une femme, comme il serait logique d'après le schéma de projection, c'est son père qui la poursuit avec des accusations. Son père représente ainsi une synthèse de ses pulsions homosexuelles et incestueuses, car, projetant sur lui son homosexualité, elle peut l'identifier avec une femme.

Mais nous croyons qu'à côté des facteurs homosexuels et incestueux, toute autre tendance inacceptable pour la morale peut conduire à un délire de projection. Nous nous rappelons le cas d'une femme qui, à la suite de la mort de son unique fille, présenta un délire de persécution. Elle croyait sa vie menacée par son frère et sa belle-sœur. En même temps, elle prétendait être accusée par eux de vouloir empoisonner leur fille, c'est-à-dire sa nièce.

Ici, le seul facteur causal du délire paraît être la jalousie que son frère ait gardé son enfant, tandis que le sien était mort, jalousie qui engendra des sentiments hostiles non acceptées par la conscience.

Et, maintenant, quelle est la relation entre le délire de projection et le parricide ? De même que le délire religieux, qui repose le plus souvent sur une révolte contre les parents ou les éducateurs, les facteurs causaux les plus fréquents de la paranoïa, l'inceste, l'homosexualité, etc. conduisent aux parents ; en effet, toutes les pulsions instinctives se sont manifestées primitive-

ment par rapport à eux et ce sont eux qui ont édifié les barrières morales.

La projection ne résulte que de l'inacceptation d'une pulsion qui cause un fort sentiment de culpabilité. Et la base de toutes ces pulsions, si pénibles à la conscience, c'est l'agressivité (1), le facteur qui préside à tout parricide.

V. — *L'agression*

Nous avons déjà montré l'importance que nous attachons à l'agressivité. C'est elle qui nous fera comprendre le complexe ambivalent : amour-haine. En effet, l'agression paraît être à la base de tous les instincts, de tous les actes de la vie... Freud divise les instincts en instincts de vie et instincts de mort. Les instincts peuvent se rapporter soit à la propre personne, soit à l'ambiance. Suivant l'objet visé, les instincts de vie comprendront donc d'une part le narcissisme, l'instinct de puissance, l'égoïsme, de l'autre l'amour objectal et l'altruisme, tandis que les instincts de mort se diviseront en auto-agression, masochisme et hétéro-agression, sadisme.

Or, nous croyons que tous les instincts peuvent se ramener à un seul : celui de l'agression, dont ils ne sont que les diverses manifestations. Et c'est d'ici que vient cette ambivalence qu'on peut observer partout. Ainsi le complexe d'amour-haine n'est qu'un seul phénomène : l'agression, vu de ses deux côtés. En effet, tout dans la nature est lutte, agression, et la vie, de même, n'est

(1) Agressivité dans le sens qu'on attribue à ce mot dans le langage courant.

qu'une lutte continuelle avec l'ambiance. Tout amour a pour but primitif l'appropriation, donc un acte agressif, et la haine, dans sa forme la plus primitive, n'est que la réaction qui se produit lorsqu'un obstacle s'oppose à cette agression. Quant à l'origine de l'auto-agression, on pourrait répondre avec Claude Bernard : « La mort, c'est la vie ». On pourrait dire que la vie a tendance à se détruire elle-même pour pouvoir continuer. Mais cette auto-agression résulte plus probablement d'un profond sentiment de culpabilité, né de la violation des droits d'autrui, et qu'on sait indispensables à sa propre existence.

Ainsi l'agressivité se manifeste partout. Son rôle a toujours été deviné. Le primitif à conception animiste doit avoir considéré même la mort naturelle comme due à un acte agressif, à un meurtre. En effet, ne connaissant pas le mécanisme de la mort, il devait croire que l'âme du défunt, offensée, se retirait de son corps et lui faisait subir des déformations terribles pour punir ses adversaires.

Des coutumes chez des peuples civilisés, comme l'incinération des veuves hindoues, ne sont probablement que l'expression d'une justice qui repose sur l'identification inconsciente de l'amour et de la haine. En effet, personne n'est plus sujet à haïr le mort que l'épouse, car, inconsciemment, l'acte sexuel est ressenti par la femme comme un acte agressif du mâle. Il doit en résulter de la haine qui devient ainsi la base même de l'amour.

La culpabilité, résultant des tendances agressives haineuses, paraît être aussi une des causes de l'inhibition sexuelle en général, que l'exigence de la civilisation et de l'éducation ne peut expliquer seule. L'enfant doit

prendre aussi une partie active dans cette répression. Ainsi le petit garçon se représente l'acte sexuel de ses parents, qu'il ne connaît pas encore, mais qu'il devine comme un acte agressif que la mère subit de la part du père. Cela provoque en lui des sentiments haineux contre le père. Mais à ses fantasmes se mêle en même temps une certaine excitation vague, commencement de sa propre sexualité (phallique). La haine — inacceptable contre le père — et d'autre part l'effroi qu'il ressent à faire subir à sa mère les mêmes maux doivent engendrer en lui un complexe de culpabilité, qui peut réprimer toute sexualité.

A chaque instant, dans les actions les plus menues de la vie, on peut constater l'agressivité humaine, compensée par la culpabilité.

Par exemple, cherchant d'où provient cette question banale et irréfléchie : « Comment allez-vous ? », en usage chez tous les peuples, nous sommes arrivés, en demandant à plusieurs personnes des associations libres, à ce sujet, à la considérer comme un phénomène du même genre, c'est-à-dire un acquit de conscience contre une agressivité naturelle et instinctive.

On pourrait citer de tels exemples à l'infini. En somme, il nous paraît comme établi que l'amour et la haine sont intimement liés et qu'on peut trouver le plus d'agression (haineuse) refoulée là où on ne s'attend qu'à de l'amour pur et vice-versa. Ainsi, si le christianisme enseigne d'aimer son ennemi, il ne demande pas l'impossible, il n'exprime qu'une vérité. Nous avons observé maintes fois qu'une haine insurmontable ne dissimulait qu'avec peine de l'amour. Or, cette ambivalence n'est que la projection au dehors d'une auto-ambiva-

lence, dont l'une ou l'autre des composantes peut prévaloir. Le plus souvent nous haïssons quelqu'un parce qu'il nous rappelle nos propres défauts que nous cherchons à nous dissimuler ou parce que nous lui trouvons des qualités que nous voudrions posséder. Le premier et le deuxième cas se rapportent à une auto-haine, due à l'insatisfaction de l'amour-propre. On peut comprendre pourquoi ce précepte : « Aime ton ennemi » nous paraît parfois inhumain. En effet, l'amour-propre satisfera l'homme toujours plus que l'auto-haine. Il projetera donc la dernière sur celui qui la lui rappelle (bien que cela ne le satisfasse non plus complètement).

Par tout ce que nous avons dit, nous comprenons que les parents inspirent à leurs enfants aussi des sentiments haineux. En effet, les parents seront les premiers êtres qui vont inspirer à l'enfant de l'amour; mais comme ils seront aussi les premiers à s'opposer aux instincts de l'enfant, ils engendrent en même temps de la haine, le plus souvent heureusement refoulée. C'est surtout chez des enfants névrosés que cette haine se manifeste. Ils arrivent parfois à s'en rendre compte. Anna Freud cite le cas d'une petite fille, très liée à son père, qui, déçue à la suite des naissances de ses frères et sœurs, commence à détester son père. Mais c'est surtout sa mère qu'elle poursuit avec sa haine; elle a même des souhaits de mort pour celle-ci. Mais, se sentant dépendante de l'amour de ses parents, elle cherche à éloigner toutes ses tendances agressives en les cristallisant en quelque sorte en un être étranger habitant son corps et qu'elle appelle « le diable ».

Chez des enfants normaux, l'agression haineuse contre les parents, refoulée, réapparaît parfois vis-à-vis

des étrangers. A cette occasion, je me rappelle le cas d'un petit garçon. Me trouvant un jour dans un jardin public, un petit garçon (5 ans et demi) s'approcha de moi et, me tendant un gâteau qu'il avait fait de sable, il me demanda de le manger. Comme je refusai, il me dit qu'il voulait être très méchant avec moi. Je lui répondis que je ne croyais pas à sa méchanceté. Alors il jeta mon livre par terre et me demanda en triomphant : « Est-ce que j'ai été méchant, ou non ? » « Non, répondis-je, tu n'as pas été méchant, tu as été mal poli ». Le petit me regarda un instant étonné, puis il dit : « C'est vrai ? Alors je serais méchant quand je serais grand. Je casserai tout, je détruirai tout ». « Non, tu ne feras pas ça, tu es un garçon sage », dis-je. « Oui, je suis sage, parce que papa est trop sévère », fut sa réponse.

Et, maintenant, que faut-il faire pour empêcher des drames ? Si l'agressivité est un phénomène évident, ce n'est qu'un phénomène naturel, qui, en soi, n'a rien de mal. C'est la base de la lutte pour la vie. Ce qui est mauvais, c'est sa déformation, causée en grande partie par l'éducation. Certes, on ne peut éviter à l'enfant certains traumatismes; il faut l'élever conforme aux exigences de notre civilisation. Mais on pourrait les modérer à un minimum, et ce serait le rôle des parents, des éducateurs... Pour le moment on n'est pas encore là. Il ne s'agit pas ici d'accuser; il faut reconnaître, au contraire, que, comme partout, on a fait des progrès aussi dans le domaine de l'éducation. Mais il faut continuer... On pourrait hâter l'évolution.

Comment éduquer les enfants ?

En éduquant d'abord les adultes, les éducateurs, les parents. Il faut arriver, et peut-être y arrivera-t-on dans

un avenir encore éloigné, qu'au moins les éducateurs sociaux, les professeurs, les prêtres soient des psychologues avérés. En effet, on ne peut pas se servir d'un schéma pour élever de jeunes individus; il faut les traiter tous, individuellement. Il ne s'agit pas de donner chemin libre à tous les instincts. On ferait ainsi des malheureux. Pas trop de liberté, ni trop d'inhibition. Jamais d'extrêmes. On n'a besoin de renoncer ni à la religion, ni à des principes moraux, mais on peut les enseigner sans sévérité, sans haine et sans contrainte. Et ce qui est essentiel, il faut les faire comprendre. Il ne faut pas élever des êtres dans la crainte de principes mystérieux et terribles. Il faut élever une humanité consciente d'elle-même, maîtresse d'elle-même. Or, que fait-on ? Sans tenir compte de leurs caractères individuels, on force de jeunes primitifs, que sont les enfants, d'accepter une civilisation qu'ils n'ont pas faite et qu'ils ne peuvent pas comprendre. Après une enfance mal comprise, et donc inadaptés à la vie, ils entrent dans une adolescence non moins malheureuse où, le plus souvent, ils doivent se plier aux exigences de leurs parents, rigides d'esprit et plus renseignés sur la vie « grâce à leurs expériences ». Et, dans leur amour aveugle, croyant les préserver de malheurs, parfois imaginaires, ces parents les forcent d'accepter la vie sous l'angle de « leurs expériences », en oubliant qu'une expérience ne peut servir réellement que quand on la fait soi-même. Et, ainsi, ils prennent des illusions et se vengent de leurs propres désillusions.

« On dirait que nous voulons nous venger en dressant la vie menaçante devant nos enfants », dit Gilbert-Robin dans son livre : *Drames et angoisses de la jeunesse*. Et souvent des drames éclatent.

VI. — Clinique

CAS P... — Le 17 octobre 193 , une voiture s'arrête devant un commissariat de police; une vieille femme en descend. A ce moment quelqu'un tire un coup de revolver de l'intérieur de la voiture. La femme s'affaisse. Un fils a tué sa mère pour la sauver de ses souffrances et pour protester contre la société entière dont il se croit persécuté depuis cinq ans par des calomnies et des accusations d'entretenir des relations incestueuses avec sa mère. P... est déclaré irresponsable.

Diagnostic : délire de persécution à base d'interprétation.

Quelle a été la vie de P... ? Comment est-il arrivé à son délire ?

P... est l'enfant naturel du fils de la famille où sa mère a été domestique autrefois. Quand la jeune fille fut enceinte, elle fut mise à la porte. Après sa naissance, P... est placé en nourrice chez sa tante. Mais sa mère ne pouvant pas payer pour son entretien, il est confié à l'Assistance publique. Pourtant, sa mère ne perd pas sa trace. Mais l'enfance de P... se passe dépourvue de tout amour. A l'âge de trois ans, il est placé dans une famille. C'est ici que commence probablement le calvaire de sa vie. Oui, jusqu'à maintenant, il n'a pas connu d'amour, mais personne autour de lui n'a été plus favorisé à cet égard. Or, maintenant, il vit dans une famille où il y a des enfants qui sont aimés par leurs parents, tandis que lui... mais il devrait être content qu'on lui donne à manger. Il vit d'ailleurs chez de braves gens, mais il n'est pas leur propre enfant. Et lui, il le sent, sans pouvoir comprendre. Il voudrait aimer quelqu'un... une mère... mais où la trouver ? C'est un enfant d'amour... Et ainsi

se passe sa jeunesse. Privations, humiliations, désirs de tendresse maternelle jamais réalisés. Il élève peut-être un autel à sa mère qu'il ne connaît pas et qui doit l'aimer aussi, car il voit que les mères aiment leurs enfants. Pourquoi l'a-t-elle quitté ? C'est encore un mystère pour lui, mais ça suffit déjà pour mettre la base à sa révolte contre la société, contre l'injustice. Lui, il ne sera jamais injuste. Il ne fera pas souffrir, car il connaît la souffrance. Il sera bon. Le pourra-t-il ?

A l'âge de dix-huit ans, il s'engage comme volontaire dans un régiment colonial pour échapper à la tutelle de l'Assistance. Il commence à s'instruire lui-même, car il veut s'élever de son rang social. La guerre éclate. P... est envoyé au front. En même temps, sa mère, qui s'était mariée, et dont le mari est mort, retrouve ses traces et le prend comme... filleul de guerre. Elle ne lui révèle pas encore son identité. Il passe ses permissions chez elle. Ils vivent ensemble. Y a-t-il des relations plus intimes entre eux ? L'importance ne réside pas ici. Lui, il a trouvé ce qu'il a tant désiré... de l'amour maternel, l'amour d'une femme. « J'ai été lourd, j'avais l'air arriéré, on se moquait de moi. Je n'ai jamais aimé aucune autre femme que ma mère », dira-t-il plus tard. Il repart au front. Mais la guerre le dégoûte. On veut le nommer caporal. Il ne veut pas avancer en grade. Il ne veut pas commander. Ce n'est pas son aspiration. « Les peuples devraient s'entendre. La guerre est une tuerie absurde », dit-il. Comme partout, il trouve ici des injustices. Une tranchée a été faite par lui et des camarades. Ils reçoivent l'ordre de l'évacuer pour la donner à d'autres. C'en est trop. Il se dispute avec un officier et déserte. Pris, il est condamné à dix ans de réclusion. Après l'armistice, il est gracié et revient à sa mère, qui,

cette fois-ci, lui révèle son identité. Cette femme, à laquelle il porte tout son amour, est donc sa mère, celle qui l'a abandonné à son destin, à laquelle il doit toutes ses souffrances. Ses sentiments doivent être très ambivalents. Sa mère est autoritaire. Un jour, elle le gifle. Alors il la quitte et va rejoindre son père qui vit quelque part comme riche commerçant. Son père ! Il ne l'accuse jamais ouvertement. Il ne le place même pas parmi ses persécuteurs. Il dit seulement que son père aurait peut-être eu de l'intérêt à l'éloigner. C'est tout. En effet, son père doit lui paraître comme un être supérieur, auquel il aspire. Il va lui demander seulement du secours. Mais son père lui montre la porte. Nouvelle injustice, comme toujours. Non, il ne lui reste qu'un être : sa mère. Il la rejoint de nouveau. Sa haine pour le monde si injuste grandit. Il veut s'élever pour montrer à tout le monde et à son père ce dont il est capable. Avec sa mère il exploite un débit, le vend avec profit et s'achète une maison vis-à-vis de celle de son père. Maintenant il pourrait vivre tranquille. Mais il est brouillé avec toute la société. Oui, il les aime, il les désire, les hommes. Hélas ! il ne peut plus s'en approcher. Le seul être qu'il peut aimer c'est sa mère. Mais cet amour prend lentement des formes étranges qu'il ne peut s'avouer. Il a voulu reformer la société, il l'a voulue meilleure. Il s'est forgé une morale. A-t-il le droit d'aimer sa mère ? Alors il comence à nier ses sentiments coupables. Il l'aime comme une mère, mais non comme femme, se dit-il. Ce n'est que la société qui l'a déjà tant fait souffrir qui lui reproche de tels sentiments pour le torturer davantage. Ce ne sont que des calomnies.

Et voilà son délire qui commence. Il se sent fort. Il veut lutter. Il se plaint à ses patrons, il se plaint à

la police. Mais on se moque de lui. Et les allusions ne font que s'empirer. « Salaud », entend-il partout, « saligaud ». Il dépose une plainte contre la police, parce qu'elle ne lui vient pas en aide, enfin il se sent épié, persécuté par la police elle-même. Une nuit il se sauve. Il fait 15 km. à pied à travers la forêt. Enfin il vient à Paris, pour se séparer de sa mère. Mais il ne peut s'en passer longtemps. Il la croit menacée (1). Elle le rejoint à Paris, où ils vivent séparés. Encore une fois il demande secours à la police. On ne l'écoute pas. Il brise les vitres de la maison, où sa mère habite, pour entrer en contact direct avec le commissaire et s'y plaindre. On ne s'intéresse pas à son cas. « Salaud », entend-il partout, « saligaud ». Alors, au comble de l'exaspération, il décide de tuer sa mère, pour la sauver, croit-il, mais, par cet acte il essaie de se sauver lui-même, car elle est aussi la cause de ses souffrances. Enfin la société se rendra compte de la faute qu'elle a commise, du malheur qu'elle a causé.

Une vieille femme s'écroule. Un destin de fille-mère, un destin d'enfant naturel se sont accomplis.

CAS B... — Une nuit, B..., émigrant russe, tue sa mère qui a voulu l'empêcher de continuer la lecture de l'*Apocalypse*. C'est sur l'ordre divin qu'il croit avoir agi. Il a tué dans sa mère « le Diable ». *Diagnostic* : démente paranoïde.

B... est le fils d'un général russe. Par tradition de famille il est voué à la carrière militaire. Il est, tour à tour, élève d'un corps de cadets, lieutenant et enseigne de vaisseau. Mais la vie de militaire ne semble pas

(1) Elle d'ailleurs aussi est délirante. C'est peut-être elle qui a commencé la première à se sentir persécutée.

l'avoir beaucoup intéressé. Après la guerre nous le trouvons en France. Ici il exerce les métiers les plus divers; ainsi il est successivement représentant de commerce, instituteur, ouvrier de chantier, etc., sans jamais se fixer. On pourrait expliquer ces changements de métier comme une conséquence de sa condition d'émigré, mais on a plutôt l'impression qu'il se trouve dans une fuite perpétuelle devant quelque chose. En même temps il change souvent de religion. D'une famille luthérienne, il se convertit d'abord au catholicisme, mais cette religion, lui paraissant trop mondaine, il devient orthodoxe. La religion devient son unique refuge. En effet, sa vie ne lui a pas beaucoup donné. Il s'est marié en 1916, mais il ne vit pas avec sa femme et divorce même en 1928. Il n'a pas de liaisons amoureuses et n'entretient pas beaucoup de relations avec sa famille. Le seul être auquel il tient peut-être sans le savoir, c'est sa mère. Bien qu'il dise qu'il a vécu toujours éloigné spirituellement d'elle, il la fait venir de Londres, quand il gagne assez comme dessinateur de bateaux de plaisance. Il vit désormais avec elle, mais, à partir de ce moment là, son délire religieux semble commencer. En effet, il dit qu'il a toujours été éloigné de sa mère, surtout par des questions religieuses. Il devient de plus en plus triste et préoccupé, commence à lire des livres mystiques et a un comportement de plus en plus agressif envers sa mère, qu'il accuse de vouloir empêcher sa réunion avec Dieu. A certains moments il croit même qu'elle n'est pas sa mère. La nuit du crime il lit dans l'*Apocalypse*. Il est déjà très tard. Il se sent inspiré par Dieu et se met à écrire un message religieux. Mais sa mère intervient pour l'empêcher de continuer sa lecture. Elle veut lui prendre le livre saint. Il y voit un

esprit contraire à Dieu. Alors il se rappelle la parole de Christ : « Qui aime ses proches plus que moi, n'est pas digne de moi ». Il lutte un peu avec lui-même, mais la loi de Dieu passe avant tout. Et ainsi il étrangle sa mère, « sans avoir eu des sentiment de haine vis-à-vis d'elle ».

Comment expliquer cet acte ?

L'origine de son crime semble avoir été un fort complexe d'Œdipe. Il dit que sa mère a été plutôt une étrangère pour lui. Est-ce vrai ? Il se demande souvent si elle est sa véritable mère, et malgré cela il la fait venir de Londres et se charge de son entretien. Il l'étrangle en se rappelant les paroles de Dieu : « Qui aime ses proches plus que moi, n'est pas digne de moi. »

Alors, comment expliquer que son amour pour sa mère ne se soit jamais manifesté ?

Par cet amour il se sent coupable devant son père.

Il n'est pas difficile de chercher les causes de l'ambivalence des sentiments qu'il porte à son père. Celui-ci est haï comme rival, mais il est aimé et admiré comme être tout-puissant (surtout parce qu'il est respecté en sa qualité de général par tout le monde). A la suite cette admiration va l'emporter sur la haine ; le père sera d'abord identifié avec l'empereur (B... croit pendant un certain temps que son père est d'origine impériale) ensuite il sera divinisé. Quant à la mère, elle est détrônée (car elle est la cause de la haine pour le père) et c'est à travers elle que B... voit et fuit à la suite la femme en général. Mais l'ambivalence de ses sentiments envers son père comme envers sa mère existe toujours. Il désire le père et le fuit ; il le cherche et ne peut le trouver, puisqu'au fond il reste toujours le rival. Ainsi, toute la vie de B... sera une recherche vaine de la vraie reli-

gion. S'il se fixe à la fin à l'orthodoxisme, c'est parce que ses dogmes plus rigoureux peut-être correspondent mieux à ses sentiments de culpabilité.

Dans la nuit du crime la situation infantile, le conflit de toute sa vie s'aiguisent à l'extrême. Enfin, il croit avoir trouvé une certaine clarté religieuse ; il s'approche de Dieu, de son père tant désiré. Tout à coup, sa mère, la femme, la tentatrice, cause de tout le conflit, approche pour s'interposer de nouveau entre lui et son idéal. Elle le fixe étrangement. Dans son regard il reconnaît « la lueur du mal » ; c'est « l'Antichrist en personne ». Alors la lutte éclate... Il hésite pourtant. Mais son devoir l'emporte... La femme s'écroule — la divinité est vengée, son conflit résolu.

On comprend ainsi pourquoi cet homme, si préoccupé et triste, se montre, quelque temps après le crime, serain, apaisé et souriant, bien qu'il soit conscient d'avoir tué sa mère.

Il sait que son acte est regrettable. Est-ce sa faute s'il ne peut le regretter ?

Tout le monde connaît le cas de Violette N... qui, après avoir empoisonné son père, l'accusa d'avoir abusé d'elle. Mensonge ? Vérité ? On n'en sait rien. Mais ne peut-il s'agir tout simplement d'un trop fort attachement au père, d'une fixation au complexe d'Œdipe, qui engendra des sentiments inadmissibles pour la jeune fille, et d'où dérive tout le drame. Alors toute sa vie aventurière serait compréhensible comme une fuite devant le conflit. Ultérieurement elle aurait pu projeter ses propres tendances incestueuses sur son père et faire une sorte de délire de persécution qui la menait au meurtre.

MÉDECINE LÉGALE

Comment envisager le problème du parricide devant la justice ? Cela nous mène à une question plus générale, celle de l'homicide, dont le parricide ne représente qu'un cas spécial. Pour envisager son châtiement, il faut se demander quel est le but de la justice. De protéger l'homme contre l'homme. Mais pour y aboutir, faut-il punir ? Est-ce indispensable ? Oui, répondra-t-on, il faut des châtiments exemplaires pour prévenir le crime. Mais y arrive-t-on ? Pour être sincère, il faut avouer qu'aucune punition ne peut empêcher le crime. Au contraire, souvent on pourrait trouver comme mobile d'un crime le désir inconscient de punition, résultant d'un fort sentiment de culpabilité. Cela pourrait expliquer certains phénomènes comme le retour du criminel à l'endroit du crime, son fréquent besoin de confession — parfois même des « aveux » — et des auto-accusations d'individus complètement étrangers au crime ou encore des négligences grossières du criminel dans l'exécution et l'effacement d'un crime d'ailleurs très ingénieux et qui mènent le plus souvent à son arrestation.

Alors faut-il renoncer à combattre le criminel ? Aucunement. Il faut se défendre. Mais il ne faudrait pas punir comme on le fait en général. Il faudrait soigner le criminel. Est-ce qu'on punit les malades contagieux, bien qu'ils soient un danger public ?

Tout criminel est un malade, un être déséquilibré quoi qu'on dise. Les uns sont incurables, les autres curables. Les premiers devraient être isolés, internés, les autres soignés, éduqués, adaptés. Les prisons devraient

disparaître pour être remplacées par des cliniques. Ça ne coûterait peut-être pas plus cher. On objectera que si on permettait en quelque sorte le crime, il redoublerait. Cet argument serait une preuve que le crime est plus près de l'homme, même normal, qu'il ne veut l'admettre. Donc aussi une preuve pour une certaine irresponsabilité du criminel.

Alors il faut admettre une anormalité normale ou une certaine normalité anormale qu'il faut refréner de toute façon. Mais il faut combattre les causes et pas les effets. Et les causes ? L'ignorance des uns, l'incompréhension des autres et la misère, elle qui déclanche tant, qui fait la majorité des criminels. En supprimant les prisons et leurs accessoires si coûteux, on pourrait se servir des moyens gagnés pour entreprendre l'éducation générale de l'humanité et la suppression de la misère la plus noire. Le facteur social éliminé, il ne resterait plus que le criminel — malade organique et le criminel pervers — le névropathe à traiter.

Quant à notre sujet, le parricide, une de ses causes majeures, résidant dans le facteur social, ce crime décroîtrait certainement.

Mais nous savons que tout ce système exposé n'est qu'une utopie, et que l'humanité n'arrivera jamais à une justice idéale. Car, si on y regarde de près, on voit que la justice a deux fonctions à remplir : d'une part elle doit combattre le crime, d'autre part elle doit permettre à la société entière de le commettre, de pécher impunément... et de satisfaire cette « anormalité normale » si secrète, si refoulée. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à observer l'intérêt des bonnes gens dont la conscience n'a peut-être jamais été effleurée par de mau-

vaies pensées, pour les récits de crimes, leur satisfaction à leur lecture, et l'acharnement avec lequel ils demandent la punition du coupable qui leur a offert et permis de tels plaisirs.

Depuis là loi du talion on a fait de grands progrès au point de vue justice humaine. Il faut continuer à combattre pour la réalisation d'une justice idéale, même si on ne croit pas à cette réalisation.

CONCLUSION

Connais-toi toi-même !

Dans cette courte étude, nous nous sommes souvent éloignés en apparence de notre sujet immédiat — le parricide — et je m'en excuse. Mais ainsi le parricide nous a permis de comprendre d'autres choses, parce qu'il résume le mieux la criminalité humaine en général. En effet, le parricide est la preuve la plus éclatante pour l'ambivalence de nos sentiments que nous avons ramenée à un seul fait — l'agression — qui sert de squelette pour tout un complexe de phénomènes, créés par la vie sociale.

Pour arriver à cette conclusion, nous avons cherché dans la pathologie mentale le syndrome où le parricide est le plus fréquent, et nous avons constaté que c'était le délire mystico-religieux. Nous nous sommes proposé alors d'établir les relations qui existent entre le parricide d'une part et le délire religieux de l'autre, et nous nous sommes longuement arrêtés à chercher la genèse et les causes possibles de la religion en général et du délire religieux qui en dérive.

Nous sommes arrivés à considérer le délire religieux comme l'expression d'un complexe d'amour-haine que le malade porte à ses parents.

En même temps nous avons constaté que le délirant religieux était le plus souvent un interprétant, un persécuté — un paranoïaque.

Ceci nous a amenés à étudier la question des paranoïas que nous avons réunies sous le nom de délires de projection dus à la non acceptation de certaines pulsions, créant chez l'homme civilisé des sentiments de culpabilité. Or, ces sentiments de culpabilité rentrent aussi parmi les causes du délire religieux.

Et quelles sont ces causes si inadmissibles qui créent cette culpabilité ?

Nous les avons ramenées à un phénomène général, l'agression, innée à l'être vivant, et que l'homme cherche à nier de toutes ses forces parce qu'elle semble s'opposer à sa civilisation dont il est si fier.

Cette agression dépasse de beaucoup le parricide, mais ce sont les parents qui s'opposent les premiers aux pulsions agressives des enfants et, de ce fait même, deviennent les premiers objets de cette agression. Et s'ils le deviennent, c'est parce qu'ils s'opposent d'une manière agressive à leurs enfants. Au lieu de faire comprendre, ils répriment et déforment ce qu'on pourrait peut-être rendre utile.

Pour combattre un ennemi, il faut le connaître. Si nous avons reconnu l'existence de notre agressivité, peut-être l'aurions-nous déjà domptée, serions-nous déjà maîtres des guerres de la haine de nations et de races et des partis politiques.

Le rôle du médecin devrait être aussi celui de faire comprendre. Oui, essayons à comprendre et nous nous approcherons de la vraie divinité : celle d'être humain.

Vu : Le Doyen,
M. ROUSSY.

Vu : Le Président de la Thèse,
M. CLAUDE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris :
S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- ADLER ALFRED : Praxis u. theorie der Individualpsychologie, 4 te Aufl, München Bergm, 1930.
- ALLENDY RENÉ : La justice intérieure, Denoël et Steele, 1931.
- BERGSON HENRI : Les deux sources de la morale et de la religion, Paris, Fel. Alcan, 1933.
- BLEULER : Affektivität, Suggestibilität, Paranoia; Halle A.S. Verlagl. Marhold, 1906.
- BONAPARTE MARIE : Introduction à la théorie des Instincts (Revue franç. de Psychanalyse, 1934, N°s 2-4).
- BOREL ADRIEN et GILBERT ROBIN : Les rêveurs éveillés; libr. Gallimard, Paris, 1925.
- CARREL ALEXIS : L'homme, cet inconnu; Libr. Plon, Paris, 1935.
- CLAUDE HENRI : Le syndrome d'action extérieure; Pragr. méd., 7 juin 1930.
- CLAUDE HENRI et J. DUBLINEAU : Intuitions délirantes, obsessions et syndr. d'act. extr. Enceph., 5 mai 1933.
- Délire de compensation de type mystique à forme intuitive et hallucinatoire. Ann. Médico-psych., n° 1, janvier 1932.
- CLAUDE HENRI, TARGOWLA et BADONNEL : Mélancolie, obsessions et syndr. d'influence. Ann. Méd.-Psych., janvier 1925, n° 1.
- CULLERRE ELISABETH : Le parricide en pathologie mentale, thèse méd., Paris, 1925.
- FREUD ANNA : Einführung in die Technik der Kinder analyse.
- FREUD SIGMUND : Totem et Tabou.
- L'avenir d'une illusion, trad. de l'all., par Marie Bonaparte, Paris, Denoël et Steele.

- Analyse der Phobie eines 5-jährigen Knaben. (Vier psychoan. Krankengeschichten. Int. psychoan. Verlag Wien, 1932.)
- Psychoanal. Bemerkungen übereinen antobiogr. beschr. Fall von Paranoïa. (Voir : Vier Krankengeschichten.)
- Trois essais sur la théorie de la sexualité, trad. de l'all. par D^r B. Reverchon. Libr. Gallimard, Paris, 1932.
- FURSAC (I. ROGUES DE) : Manuel de Psychiatrie. Libr. Fel. Alcan, 1923.
- GILBERT ROBIN : Les drames et les angoisses de la jeunesse. Paris, Flammarion 1934.
- GILLOVIN RENÉ : La philosophie de M. Bergson. Paris, Libr. Michaud.
- JANET PIERRE : L'automatisme psychologique. Libr. Fel. Alcan, 1930.
- L'amour et la haine, Paris, 1932.
- JONES ERNEST : Zur Psychoanalyse der christlichen Religion. Int. psychoanalyt. Verlag Wien, 1928.
- IUNG C. G. : Über Konflikte der Kindlichen Seele, Wien Deuticke, 1916.
- Über Dementia praecox, 1907.
- KRAFT-EBING : Méd. légale des aliénés, traduit de l'all. par A. Rémond, Paris, O. Doin, 1901.
- KRETSCHMER ERNST : Der sensitive Bezeichnungswahn, Berlin, Pringer, 1918.
- Medizinische Psychologie, 4^{te} Aufl., Georgthieme Verl. Berlin, 1930.
- LACAN JACQUES : De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. Thèse de Paris, 1932.
- LÉVY-VALENSI : Les crimes passionnels, Paris, Baillière et fils, 1931.
- LOMBROSO CESARE : Le crime, causes et remèdes, Paris, Fel. Alcan, 1907.
- MAGNAN : Les dégénérés, Paris, Rueff et C^o, 1895.

RANK OTTO : Don Juan; Une étude sur le Double, Denoël et Steele, Paris.

RÉGIS E. : Régicides dans l'histoire et le présent.

REIK THEODOR : Der unbekannte Mörder. Int. psychoan. Verl. Wien, 1932.

SÉRIEUX P. et CAPGRAS T. : Les folies raisonnantes. Paris, Alcan, 1909.

VLADOFF DIMITRIE : L'homicide en pathologie mentale, Paris, Maloine, 1911.

SCHIFF PAUL : Les Paranoïas et la Psychanalyse, 9^e congrès de psych. de langue franç., in Revue franç. de Psych, 1935, N^o 1.

TARGOWLA R. et DUBLINEAU J. : L'intuition délirante, Paris, Maloine, 1932.

